

Carmen Bernand est professeure émérite pour l'Institut Universitaire de France. Entre 1966 et 2005 elle a enseigné à l'Université Paris-Nanterre (Département de Sociologie). Parallèlement à ses activités d'enseignante, elle a mené des recherches sur les populations indigènes et métisses de l'Amérique latine, et sur le prolétariat en banlieue et grande banlieue parisienne. Elle a fait partie du Laboratoire EREA, puis du CERMA-EHESS. Enfin, elle est l'auteur de nombreux livres et articles.

Mots-clés : histoire universelle — Brésil — sauvages illustres — renommée — Thevet

La mondialisation des Sauvages par les Français. Des premiers explorateurs à André Thevet, *Les vrais portraits et vies des hommes illustres, grecs, latins et païens (1584)*

Carmen Bernand,
Institut Universitaire de France

Le Brésil fut « découvert » par le portugais Pedro Alvares Cabral (1500-1501), un contemporain de Christophe Colomb, et décrit pour la première fois par Pêro Vaz de Caminha, à moins que les premiers à avoir vu les plages de ce continent aient été les Normands. Nous sommes là dans des conjectures, le seul fait avéré est que le sieur de Gonville est parti de Honfleur et a accosté dans la région méridionale de Santa Catarina en 1503, deux ans plus tard que Cabral mais sur le littoral sud.

L'attrait de cette contrée lointaine pour les Européens est l'abondance du bois-brésil, qui a donné son nom à ce pays immense, pour l'heure réduit à une très longue bande côtière. L'arrivée des étrangers marque aussi le début de la déforestation et l'introduction de marchandises européennes auprès des autochtones, notamment les instruments en acier qui facilitent le déboisement et les travaux agricoles.

La Normandie, d'où sont partis les premiers Français, s'était relevée de la guerre contre les Anglais grâce à la pêche hauturière et à l'émergence de l'industrie textile de Rouen.

Dans le dernier tiers du xv^e siècle se développent les ports maritimes de Dieppe, Honfleur et, à partir de 1517, Le Havre, lié par la Seine à Rouen. François 1^{er} tenta avec succès de créer un pôle plus attractif que le bassin méditerranéen sur la côte normande. Le Havre notamment devint un port cosmopolite que fréquentaient les grands navigateurs du monde. Les équipages étaient constitués par des marins venus de plusieurs régions de l'Europe mais aussi de l'Asie et de l'Afrique, après le contournement du Cap de Bonne Espérance par Vasco de Gama, à la fin du xv^e siècle. Contrairement aux Espagnols qui, dès le début, manifestèrent leurs intentions de peupler le nouveau continent et d'y créer une réplique à grande échelle de l'Espagne, les Français utilisèrent le terme de

colonie pour désigner les établissements commerciaux fondés par eux avec le concours des populations locales¹. Ces factoreries étaient aussi très différentes des implantations portugaises, les *capitanias*, qui dépendaient officiellement de la métropole.

Il n'est pas de notre intention de distribuer des blâmes ou des médailles aux différentes puissances colonisatrices. Les relations entre Français et autochtones furent en tout cas particulières. Les Indiens utilisèrent l'inimitié des Français et des Portugais à leurs propres fins. Moins nombreux que les Lusitaniens, les Français représentaient à leurs yeux une menace moindre ; jouer les uns contre les autres fut une de leurs stratégies. Les premiers contacts entre les Français et les Indiens furent sporadiques, même si l'intention de s'installer pour rester ne fut pas totalement écartée, surtout dans la France équinoxiale de Maranhão. Même dans ce cas, les Indiens furent associés à l'expansion territoriale qui eut pour effet le déplacement de groupes ethniques ennemis. Marc Lescarbot, auteur d'une chronique du début du XVII^e siècle, sous le règne de Louis XIII, déplora que la présence française au Brésil et même au Canada n'ait pas produit de la richesse : « Que sert de prendre tant de peine pour aller à une terre de conquête, si ce n'est pour la posséder entièrement ? Si nous attendons encore un siècle, la France ne sera plus la France². »

Revenons brièvement à Gonneville. Lui et son équipage apprennent très vite un vocabulaire de base Carijô. Avant d'être une source d'argent, le troc est vital puisque les Français n'ont pas de vivres pour assurer leur subsistance. Gonneville traite directement avec le chef des Carijôs, et, de leur côté, les matelots font aussi des échanges avec le « populaire », un mot intéressant qui met l'accent sur un point important : les classes sociales ou, si l'on préfère, les « états » sont toujours significatifs et les Français (comme les autres Européens d'ailleurs) ne constituent pas un bloc homogène. L'intervention d'individus subalternes dans le troc, dominé jusque là par les chefs, lesquels à leur tour redistribuaient des biens à leurs groupes, marque probablement le début d'un bouleversement sociologique à une époque bien plus ancienne qu'à Tahiti avec l'arrivée du capitaine Cook au XVIII^e siècle. Quelques décennies plus tard, un Capucin français et chroniqueur, Claude d'Abbeville, transcrit un récit adressé au sieur de Razilly par Japyguazú, « grand roi du Maranhão », qui se réjouit de la venue d'un homme de sa qualité, très différent de ces pauvres marins commerçants de Dieppe³.

Les activités commerciales des Normands se développent, notamment grâce aux activités d'Ango, un marin qui sera considéré par les Ibériques comme un corsaire redoutable. Devenu très riche, Ango envoie dans le Nouveau Monde le Vénitien Giovanni da Verrazanno. Il sera le premier Européen à contempler l'île sauvage de Manhattan. Il s'agit d'une globalisation mercantile sans colonisation, dont un des produits phares est ce *pau brasil (ibirapitanga)* très important aussi, par sa couleur,

¹ « Coloniser », dans le sens moderne du terme est un concept qui se développe au XVIII^e siècle en français mais aussi en espagnol et en portugais.

² Marc Lescarbot, 1617, *Histoire de la Nouvelle France contenant les navigations, découvertes et habitations faites par les françois ès Indes*, Paris, Adrian Périer, livre II, p. 151 et dédicace initiale.

³ Claude d'Abbeville, 1614, *Histoire de la mission des Pères capucins en l'isle de Maragnan*, chap. XI, fol. 67v.

pour l'industrie textile de Rouen et d'autres cites européennes. Les navires de Dieppe sillonnent les côtes africaines, la Terre-Neuve, Sumatra et les îles de la Sonde. François 1^{er} octroie un grand nombre de licences, malgré les protestations du roi du Portugal et de la Couronne espagnole. Les navires français sont si nombreux que l'embouchure du rio São Francisco est appelée « Porto dos franceses⁴ ». À la fin de la première moitié du XVI^e siècle, Jean Ango tombe en disgrâce parce que la Couronne ne peut plus soutenir une entreprise privée qui met à mal ses alliances politiques.

Pour refermer cette parenthèse historique, il nous faut très brièvement résumer les deux colonisations françaises d'une partie du littoral brésilien, la France antarctique (1555-1560) et la France équinoxiale de Maragnan (Maranhão) (1612-1615) afin de contextualiser les propos exposés ici⁵. La Couronne de France, qui dispose d'informations rapportées par ses marchands, appuie l'expédition de Villegagnon au Brésil en 1555. Rappelons que cette entreprise ne tient pas compte du Traité de Tordesillas de 1494 qui attribue au Portugal les terres à découvrir situées à l'est d'un méridien passant à 370 lieues à l'ouest de l'archipel du Cap-Vert. Pour subvertir le droit international garanti par la Papauté, les voyages des Français sont, en principe, des initiatives mercantiles particulières. André Thevet ainsi que le cosmographe Guillaume Le Testu font partie de cette expédition. Arrivé dans la magnifique baie de Rio de Janeiro, Villegagnon s'y installe sur l'île qui porte toujours son nom (aujourd'hui à proximité de l'aéroport Santos Dumont) et fait construire Fort Coligny en hommage au ministre protestant de la Couronne, dont l'assassinat déclenchera plus tard la Saint-Barthélémy. À la fin de janvier 1556, Thevet, en proie à des fièvres récurrentes, rentre en France. Un mois plus tard, les premières dissensions éclatent. La rébellion des interprètes (truchements) contre les règles très strictes du protestant est réprimée durement.

En avril de cette même année Guillaume Le Testu achève au Havre sa *Cosmographie Universelle*, un Atlas splendide qui fait une place importante au Brésil. Cette contrée porte le nom d'Amérique en l'honneur d'Amerigo Vespucci ; à elle seule, car Le Testu crée la norme, elle incarne le continent nouveau tandis que le Pérou et le Mexique, conquis par l'Espagne, appartiennent à la « Tierra Firme », par opposition aux îles de la Caraïbe découvertes par Colomb. Les illustrations magnifiques de la *Cosmographie* de Le Testu mettent en avant la beauté de la nature et des Tupi, qui côtoient dans cet Atlas les autres nations du monde. Enfin, grâce à Thevet, érudit et catholique, et à Jean de Léry, huguenot et cordonnier de son état, l'existence éphémère de la France antarctique fera le tour du monde. Deux styles différents, deux visions différentes des indigènes et deux récits magnifiques dont les protagonistes sont justement les hommes sauvages⁶.

⁴- Olive Patricia Dickason, 1984, "The Brazilian connection: a look at the origin of French techniques for trading with Amerindians", *Revue Française d'histoire d'Outre-mer* : 129-146 et 264-265.

⁵- Franck Lestringant, 1999, *Le Huguenot et le sauvage*, Librairie Klincksieck..

⁶- André Thevet, 1580, *Histoire de deux voyages par luy faits aux Indes Australes et Occidentales*, Édition critique par Jean-Claude Laborie et Frank Lestringant, Genève, Droz, Jean de Léry, 2000, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil autrement dite Amérique*, 2^e édition avec gravures, Genève, pour Antoine Cuppin. La première édition, non illustrée, date de 1578.

Les difficultés de la vie quotidienne et la rigidité de Villagagnon suscitent des émeutes chez les Français. D'abord, Villegagnon demande de l'aide à Calvin, qui fait envoyer une nef dont un des passagers est Jean de Léry. Mais, à la fin du mois d'octobre, Villegagnon trahit les siens et expulse les protestants qui s'installent chez les indigènes avec leurs concubines. Ils y resteront plusieurs mois jusqu'à ce que, en janvier 1558, un navire français vienne les reprendre. Nombreux sont ceux qui refusent de partir. En mars 1560, la flotte du Portugais Mem de Sá prend Fort Coligny. Des Français réussissent à s'enfuir dans des pirogues et s'installent chez les Indiens. Les Tupinamba et leurs alliés calvinistes résistent. Les premiers ont des armes puissantes qu'ils donnent aux Indiens. Ceux-ci, plus nombreux possèdent aussi la connaissance du terrain.

Le désastre de Fort Coligny provoque un changement dans les alliances entre Européens et indigènes. Du côté catholique, la Compagnie de Jésus, arrivée très tôt au Brésil, joue un rôle particulier.

Rouen, fief des protestants, tombe aux mains des « papistes » en 1562. Cette même année, la fête organisée par Charles IX, âgé alors de 11 ans, à la Toussaint, est agrémentée par la présence de trois Sauvages brésiliens qui viennent de débarquer. Le roi de France organise pour ces trois Tupi une visite touristique de la ville. Quelqu'un leur demande leurs impressions sur ce qu'ils voient pour la première fois. « C'est un lieu très étrange », dit l'un d'eux, probablement celui qu'on appelait le « roi ». « Comment ces hommes barbus et forts peuvent-ils se soumettre à un enfant ? » (c'est-à-dire Charles IX). L'autre surprise est la constatation que certains possèdent beaucoup de terres, d'animaux et des maisons tandis que d'autres, pourtant de la même nation, sont des « mendiants ». Montaigne, invité à la fête, lui demande, par le truchement d'un interprète, pourquoi on l'appelle « roi ». « Parce que je suis le premier à partir en guerre ». En temps de paix, quand il visite les villages qui dépendent de lui, on « lui ouvre le chemin⁷ ». Nous ne saurons jamais si l'interprète a traduit textuellement les propos des Brésiliens ou si Montaigne ne les a pas réinterprétés selon ses propres valeurs.

La Couronne de France fait encore des tentatives d'implantation de factoreries sur la côte, projets détruits par les Portugais parce qu'ils menacent le développement des plantations de canne à sucre du Permanbouc. Les tensions religieuses en France débouchent dans le massacre de la Saint-Barthélémy à Paris, le 24 août 1572. La guerre fera au moins 30 000 victimes en France. Ce n'est qu'à la fin du XVI^e siècle que l'Édit de Nantes, signé par Henri IV, mettra fin temporairement aux guerres de religion. En 1610, Henri IV sera assassiné par un fanatique protestant.

En 1594, Jacques Riffault quitte Dieppe avec trois nefs à destination de l'île de Maranhão « avec l'intention de rassembler des informations parce qu'il s'entendait bien avec un Indien appelé 'Arbre sec' considéré comme une haute autorité par les siens⁸ ». Fondée par François de Razilly, São Luiz de Maranhão sera abandonné en 1615.

⁷- 2005, *Le Brésil de Montaigne. Le Nouveau Monde et les « Essais »* (1580-1592), textes choisis ; introduction et notes de Frank Lestringant, Paris, Chandeigne, chap. XXX : p. 118-119.

⁸- Abbeville, chap. 1, fol. 12-13.

Revenons au thème principal de ce texte qui porte sur l'émerveillement des Français pour la splendeur esthétique et paradisiaque du Brésil, de ses hommes, de sa végétation, de ses oiseaux et de ses paysages. Nous avons choisi d'illustrer cette place exceptionnelle des Indiens à partir de deux sources peu explorées par les anthropologues, probablement parce qu'elles sont rédigées dans le français un peu archaïque de Montaigne et de Rabelais. La première est constituée par les *Vrais portraits des Hommes illustres* de Thevet, un projet d'histoire universelle qui inclut l'ensemble foisonnant des nouveaux païens ou des chrétiens peu catholiques, ce qui ne doit pas nous étonner dans le contexte du xvi^e siècle où les guerres de religion ont transformé les compatriotes d'hier en « monstres ». Nous devons à Frank Lestringant et à ces précieux commentaires, le désir de consulter cette source mise à la disposition de tous par *Gallica*, l'antenne de la Bibliothèque Nationale. En second lieu, Claude d'Abbeville et François de Razilly nous livreront quelques itinéraires curieux d'Européens ensauvagés ou des Tupi francisés. La Normandie, si petite et familière, joue un rôle majeur dans l'exaltation de la diversité de cultures. Enfin, n'oublions pas que Français et Sauvages dialoguent dans une ambiance détendue par la fumée de tabac, une herbe inconnue jusque-là dans le Vieux Monde. D'ailleurs Thévet précise⁹ qu'il a été le premier à avoir « apporté en France de la graine d'iceluy *Petun* » qu'il a rebaptisé sous le nom d'Angoulmoisine ». L'engouement pour les Sauvages a pour toile de fond la déchirure des chrétiens dont nous n'avons exposé que les grandes lignes. Le souvenir des massacres est présent également chez Claude d'Abbeville, mort en 1632, à qui l'on empruntera quelques exemples. Dans son épître dédiée à Marie de Médicis, il écrit qu'ils « ont rencontré dans l'Isle de Maragnan et lieux voisins la Table du Soleil de laquelle Hérodote parle [...] couverte de toute sorte de biens et ont appris à ces sauvages que leur origine ne venait point de la terre mais du Ciel ».

Les Sauvages dans l'Histoire Universelle

André Thevet mettra des décennies à achever son projet d'Histoire Universelle à partir de portraits de ceux qui la font. Au préalable, il a publié un premier sur les *Singularités de la France antarctique autrement appelée Amérique* (1557), dans lequel il expose déjà un projet grand public où les sauvages du Brésil alternent avec des mythes et des choses singulières. Ce livre, le plus connu de l'auteur, est la réplique littéraire d'un cabinet de curiosités. Il est suivi par un *Traité de Cosmographie*, puis d'une *Histoire* qui regroupe deux voyages faits par lui dans les Indes Australes et occidentales, connu grâce à une excellente édition critique de J.-C Laborie et F. Lestringant. *Les Vies des hommes illustres* est son quatrième ouvrage, où l'ethnographie est réduite au strict minimum au bénéfice d'un projet d'insérer tous les peuples connus dans un monde, le xvi^e siècle, qui change à toute vitesse. Comme

⁹- André Thévet, 1584, *Les vrais portraits et vies des hommes illustres, grecs, latins et païens* : p. 253-255. La question reste difficile à trancher : Jean Nicot, sympathisant probable de la religion réformée, est considéré comme l'introducteur de cette plante en Europe. La reine Catherine de Médicis semble avoir fait un grand usage de cette plante, qui la soulageait de ses maux de tête.

Thevet l'a déjà montré dans ses œuvres précédentes, les modifications du contexte international sont rapides et à chaque fois il lui faut « actualiser » ses données. Son séjour au Brésil, interrompu par son état de santé et par les tensions religieuses qui agitent la colonie de Fort Coligny, est insuffisant pour lui permettre de se fonder uniquement sur ses propres observations. Mais, grâce à sa charge de Cosmographe du Roi dès 1556, il a accès aux documents (lettres, rapports, observations) concernant les peuples brésiliens, notamment ceux qui parlent une langue tupi. Il semble également qu'il ait lui-même recueilli des témoignages de marins. D'autre part, et c'est ce que lui permet d'aborder une Histoire Universelle, avant de connaître les tropiques américains, Thevet a parcouru la Méditerranée : Candie, Constantinople, Alexandrie, Grèce, Le Caire et Jérusalem. C'est un homme passionné par l'exotisme, un *globe-trotter* de la Renaissance et aussi un collectionneur, comme en témoigne son Cabinet de Curiosités dont on peut voir quelques objets conservés à la Bibliothèque Sainte Geneviève de Paris. Il connaît donc la réalité du monde, dominé par des Rois ou des Seigneurs non chrétiens, comme les Moscovites, si peu fiables, les Turcs, les Égyptiens, les gens de la Thrace septentrionale auxquels il ajoute les étonnants sauvages du Brésil récemment découverts en les intégrant à d'autres contrées éloignées. Ses livres sont donc une sorte de révision permanente d'une mode qui change à une vitesse étonnante, et aussi le moyen de contrer la propagande protestante en Europe et de l'autre côté de l'Océan Atlantique, où les réformés, selon lui, sont des menteurs bien plus cruels que les Tupi. Sa haine envers les protestants explique que cette encyclopédie si foisonnante passe sous silence les noms de Luther et de Calvin.

Les *Vrais portraits et vies des hommes illustres, Grecs, Latins ou Païens*, sortis de l'oubli par Frank Lestringant¹⁰, comportent 1509 folios outre l'index, très utile pour le lecteur. Le texte est divisé en huit livres, chacun à son tour comportant autant de chapitres que de personnages, chacun ayant sa gravure, établie à partir d'un dessin de l'auteur. Cette édition moderne s'impose puisqu'elle inclut le quatrième continent, découvert en 1492 par Christophe Colomb, une énorme masse de terre très peuplée et jamais mentionnée dans la Bible. Ce point a suscité des controverses importantes que nous ne pouvons pas reprendre ici. Comme le dit le texte de la Genèse, qu'il convient de rappeler, l'humanité créée par Dieu descend du fils du couple originel, Caïn l'agriculteur, à la fois maudit pour avoir tué son frère Abel, le pasteur, et béni en tant que souche d'une immense descendance *dont les Indiens sont en principe exclus*. Sont-ils donc ignorants du mal ? Comment doit-on alors considérer l'anthropophagie ? Des questions fondamentales qui trouveront des réponses différentes chez les chroniqueurs.

Revenons à cette histoire universelle de Thevet. Le style est clair, truffé d'anecdotes pour amuser le lecteur, ainsi que d'images - les gravures - qui ouvrent chaque chapitre. Nous ne sommes pas dans une encyclopédie classique étayée par des références, mais dans un condensé de biographies dans lesquelles les intrigues, les femmes et les

¹⁰- Malgré l'intérêt de cet ouvrage monumental, et la pertinence de son sujet, le recueil de Sylvie Taussig, 2019, *La Vertu des Païens*, Paris, Ed. Kimé, un ouvrage d'ailleurs passionnant, ignore ce texte fondamental et curieux de Thevet.

lubies des uns et des autres maintiennent l'intérêt. L'œuvre est à la fois grandiose et incomplète. Inspirée des *Vies parallèles* de Plutarque, devenue à la Renaissance une œuvre incontournable pour toute personne cultivée, la somme de Thevet incorpore aussi des Anciens proéminents, les ancêtres de la culture européenne occidentale.

Thevet ne commence pas par les Rois qui ont marqué l'histoire, qu'il place au livre IV, en se justifiant sur cette innovation. Avant eux, il décrit des figures importantes de la chrétienté, des Pères de l'Église, des prophètes et des théologiens : ils occupent le premier livre. Le deuxième rassemble des grands hommes de l'Antiquité : Homère, Euclide, Aristote, Philon d'Alexandrie « de race et religion judaïque, toutefois très riche », ainsi que la savante Artémise, pour n'en citer que quelques noms. Les Pères de l'Église, y compris saint Cyprien le magicien, sont présentés dans le livre III. Enfin, le IV est bien consacré aux Rois – pas tous évidemment, mais ceux qui, pour lui, ont marqué leur règne. Clovis, Charlemagne ou Saint Louis sont présents mais aussi Louis XI et ses cages de fer où il enfermait ses ennemis, cruauté qui le rendit célèbre. Ce n'est pas la seule concession que Thevet fait aux lecteurs, passionnés comme ceux d'aujourd'hui par les faits divers. Pour ne pas refermer son chapitre sur une note aussi sombre mais alléchante, il rappelle au lecteur que ce roi réputé cruel, quand Paris était ravagé par les épidémies et la famine, « permit à tous, de quelque état ou condition qu'ils fussent, de demeurer à Paris, faux-bourgs et ban-lieu d'icelle ville avec abolition et franchise de tous maux par eux commis » (à l'exception du crime de lèse-majesté). Cette liste de souverains inclut ceux d'Angleterre et de Galles, le croisé Godefroid de Bouillon et bien d'autres.

À partir du livre V, les chapitres contiennent des informations plus hétéroclites car elles traitent de princes ou des chefs de guerre appartenant à la périphérie de l'Europe : on y retrouve en vrac Pizarre ou Cortès, certes cruels mais courageux, ainsi que Mathias de Hongrie et son vassal Dracule ou Dracula pour nous, un homme d'une grande perversité, sans être encore un vampire : comme les trois émissaires du Grand Turc refusaient d'ôter leur turban devant l'autorité, Dracula donna l'ordre de leur clouer à chacun cette coiffe dans le crâne. En fait, Thévet ménage deux types de lecteurs, les érudits et les passionnés de faits divers.

Dans le joyeux bric-à-brac du livre VI, Thomas More côtoie Christophe Colomb, Guillaume Tell ou Gutenberg. Ce dernier, inventeur de l'imprimerie, est le prétexte d'une longue et intéressante digression sur l'écriture et la presse. En bon Français, Thévet ne manque pourtant pas de signaler le rôle de « nos imprimeurs qui ont contribué à la perfection de cet art ». La profusion de livres à l'époque où il écrit ces lignes a des effets négatifs puisque les imprimeurs gagnent très peu et rares sont ceux qui dominent cette technique à la perfection et savent y introduire des gravures - ce n'est pas son cas.

Grandeur de la sauvagerie exotique

Après un curieux livre VII qui reprend des classiques latins mais aussi Avicenne, le huitième et dernier de la série est consacré aux peuples exotiques contemporains,

ceux qui ébranlent l'édifice antique et chrétien, comme le Grand Turc évidemment (Soliman, Bajazet), le brutal Tamerlan, le roi d'Écosse, le corsaire Barberousse, Chérif, roi de Fez et du Maroc, les sultans d'Égypte et de la Perse ainsi que les grands Seigneurs de l'Amérique. Tous ces grands hommes sont présidés par celui qui incarne le pouvoir guerrier, Jules César, de profil, le regard tourné vers la droite, projetant son regard sur cette cohorte de barbares. Atahualpa, le premier de la série américaine, ne répond pas au regard de l'illustre Romain : il est enchaîné, dépourvu de ses insignes, et détourne la tête coiffée d'un étrange *llauto* de plumes légèrement défait, dans un geste fier et digne, tandis que Moctezuma, penaud, n'ose pas se tourner dans la direction du grand César qu'il indique, désabusé, de la main gauche, car il porte ses armes et une couronne dans la main droite. Le texte décrit le roi du Mexique comme un homme faible, peu sûr de lui et victime de son indécision. Atahualpa, inversement, est une victime de Pizarre (traité dans un autre livre de cet ensemble, comme on l'a vu), qui est d'ailleurs loué pour son courage. L'Inca est vaincu par une puissance guerrière supérieure mais il garde sa superbe sans trembler devant le châtement qui l'attend ; le Mexicain est tué lamentablement par une pierre lancée par un de ses sujets.

Les quatre autres personnalités illustres de l'Amérique sont des Sauvages. Nacolalsou ouvre la série en tant que « roi du promontoire des cannibales ». Son visage troué par des pierres qui transpercent sa peau est terrifiant. Sa tête, légèrement tournée en direction de César, est peu avenante et de son index gauche il signale, menaçant, la pointe pourvue de dents d'une lance ou d'une flèche. Ses bras nus et musclés sont ornés de tatouages. Paracoussi, « roi de Platte » (c'est-à-dire du Rio de la Plata, la limite méridionale du Brésil dans l'Atlas de Le Testu), est armé et vêtu de peaux car Thévet le relie aux Patagons, les fameux « géants » de l'extrême-sud du continent. Il y a encore Paraousti Satouriona, roi de Floride et surtout Quoniambec, un chef Tupi que Thévet a connu personnellement. De façon plus directe et vivante que pour parler du « roi des Cannibales », Thévet rappelle la force « émerveillable » de Quonambiec ainsi que ses dispositions sociables. Ce chef imposant se tourne vers la gauche, c'est-à-dire vers César, en le défiant. Parmi les autres rois illustres du livre VIII, seuls Saladin, sultan d'Égypte et le Roi des Perses tiennent tête au grand César ainsi que le font ces deux sauvages tropicaux.

L'histoire universelle de Thévet est donc un condensé de personnages célèbres, des *people* dirait-on aujourd'hui, avec la même légèreté que notre auteur. On y trouve non seulement les puissants, mais ceux qui, pour leurs vertus ou leur démesure « représentent » des personnalités dignes d'être rapportées par l'écrit dans cette sorte de « *who is who* » de la Renaissance, qui rappelle aussi les héros de l'Antiquité et de la Chrétienté. Dans la filiation établie par Thévet avec Plutarque, le *logos* (la pensée rationnelle), les lois, la langue, l'intelligence et les grands hommes, bref, la civilisation greco-latine, occupent une place de choix. Quoniambec et le Roi des cannibales, très bons orateurs – comme il le dit lui-même dans son *Histoire*, sont des dignes successeurs des Anciens. Le mélange des époques et des lieux relève du relativisme

culturel avant la lettre. Face à Dracula, Quoniambec, très versé dans le discours, et même le redoutable roi des Cannibales font meilleure figure. D'ailleurs dans son encyclopédie, Thevet ne s'appesantit pas sur l'anthropophagie. Ce qui fait le lien entre les portraits est la renommée, une valeur également présente chez les Ibériques et bien au-delà chez les Romains : la *fama*, le bruit de la renommée, l'opinion publique, la *vox populi*, les stèles commémoratives, les statues, des témoignages divers pour sauver de l'oubli quelques personnalités exceptionnelles. Ce concept, issu du monde classique, est extensible aux peuples américains : chez les Incas, mais aussi au Mexique, le récit des victoires du souverain régnant était au cœur des festivités. Les Sauvages aussi sont concernés par la postérité, puisque les mythes, comme Thevet le sait bien, et les récits guerriers, rappellent les divinités et les grands hommes du passé.

Tel est son projet, qui n'est pas exempt de subjectivité. Thevet corrige une série d'erreurs, décrie les « impostures » du dominicain Las Casas (qu'il appelle Casaus, de son vrai nom qui trahit ses origines juives). Il admire Pizarre et ses frères : la force conquérante, pense-t-il, est nécessaire ; elle a été déployée par les Romains, peuple païen mais exemplaire, sans lequel la civilisation n'existerait pas ; d'ailleurs la violence est dans la nature des êtres vivants puisque « l'on voit que les moindres animaux tâchent de se revenger si on les veut offenser ». Précisons que la fratrie Pizarre a été ostracisée par la Couronne d'Espagne, en raison de sa participation à des guerres civiles meurtrières, aux visées séparatistes. En prenant leur défense et en les plaçant dans son traité encyclopédique, Thevet exprime ses réserves à l'égard d'un royaume, l'Espagne, qui domine pour l'heure le monde occidental. Sa morale, il la résume brièvement : « Le bien compense la perte » (fol. 374), c'est-à-dire l'abandon de l'idolâtrie et l'ouverture du monde aux échanges.

En lisière du monde européen, les Moscovites, pourtant chrétiens orthodoxes « vendent leurs femmes et leurs filles aux Turcs et aux Tartares » (fol. 391) ; ces derniers ont vaincu les Russes et, à leur tour « vendirent une multitude de Moscovites en la Taurica (Tauride) aux Turcs et aux peuples qui habitent la Mer Caspienne ». Cette remarque rappelle que le terme d'« esclave » est une déformation de « slave » depuis l'Antiquité tardive ; les femmes russes, blondes et blanches sont très prisées par les Européens. L'une d'elles, Rose - mieux connue sous le nom de Roxane - d'origine juive, fut l'épouse du Sultan Soliman le « Magnifique ». Elle est pour notre chroniqueur une perfide intrigante qui se fit épouser par le grand sultan et l'empoisonna. Elle a droit à un long et truculent chapitre. La Russie, un pays mystérieux et barbare dont son souverain Basile arbore le titre de Czar, une déformation de César, est aussi exotique que le Brésil, et moins attrayant en raison de son climat extrême et de la rudesse des mœurs. La Russie pose la question d'une chrétienté orthodoxe datant des origines du christianisme, mais imparfaite ou étrange aux yeux de Thevet. D'ailleurs, Basile de Moscovie a fait détruire l'imprimerie, ce qui est le comble de la barbarie. Malheureusement, l'Extrême-Orient et la Chine manquent à l'appel, car Thevet n'a jamais pu dépasser la steppe russe.

Le critère « d'illustre » est propre à son époque. Il est central pour comprendre les conquistadores espagnols : la *fama* ou les trompettes de la renommée ne sonnent pas

nécessairement pour les « bons ». Dans le monde turbulent du xvi^e siècle, certains individus obscurs peuvent échapper à l'anonymat par leur vaillance guerrière. C'est pourquoi les sauvages magnifiques de Thevet peuvent bien côtoyer des guerriers célèbres qui ne sont pas nécessairement des chrétiens. L'autre voie qui mène à la gloire est le sacré. Le texte des *Vies illustres* de Thevet nous offre beaucoup d'exemples, mais c'est surtout dans les descriptions ethnographiques, qu'elles soient dans son *Histoire* ou dans les récits des Capucins que le thème des prophètes brésiliens est traité.

Grandiloquence, populisme et prophétisme

Quelques années plus tard, le Brésil est devenu le centre des convoitises européennes. Après la destruction de Fort Coligny, les Français continuent à explorer le littoral brésilien et fondent, comme nous l'avons mentionné, la France équinoxiale du Maranhão, extrêmement fragile car les Portugais, forts du droit que leur a accordé le pape, ratifié par le traité de Tordesillas qui divise le monde à découvrir entre les deux puissances ibériques, harcèlent les établissements des étrangers au Brésil. Le sieur de Razilly, gouverneur de cette île de Maragnan ou Maranhão, dans un discours aux accents populistes avant la lettre, vante ses prouesses guerrières devant le chef Japiguazu, « grand ami des Français » : « Le désir guerrier que j'ai, contraire à celui des âmes basses et effeminées, me fait rechercher sans crainte les périls [...] je perdrai ma vie avant qu'ils (les Portugais) vous fassent plus de mal ». Razilly parle au grand chef d'égal à égal, partageant avec lui les mêmes valeurs. Le grand Sauvage est flatté mais il veut des assurances et lui rappelle deux obligations : recevoir des « prophètes » de son pays (les Capucins) et surtout des lames et autres objets indispensables pour repousser les Portugais.

Razilly repart en France, en 1613, accompagné de Claude d'Abbeville et de six Tupinambas, dans le but de vanter les promesses de la région auprès de la Cour et de faire baptiser ses Sauvages à Paris et en grande pompe dans l'Église des Capucins. Il laisse au Brésil des hommes sous le commandement de Monsieur de Vaux, « de la religion prétendue », c'est-à-dire protestant.

Les Sauvages de Razilly ne sont pas les premiers à fouler le sol français, comme on l'a signalé. D'autres avant eux avaient émerveillé les fêtes et les dessinateurs avaient magnifié leur allure. Cette arrivée exotique, accompagnée d'une publicité efficace, devient un grand événement mondain. Pour Razilly, cette publicité est nécessaire, car il vient demander de l'aide à la Couronne, indispensable pour le maintien de la petite colonie. Selon une correspondance de Malherbe, il y a foule à Paris pour les voir et déjà des « femmes prêtes pour eux », car les Capucins incitent quelques dévotes à les épouser, une initiative rare, peut-être unique, justifiée par l'engouement populaire et la nécessité d'établir avec les Tupi du Brésil une alliance durable. On n'attend que le baptême¹¹. Malheureusement, la moitié des Sauvages décède en quelques jours, très éprouvée par la traversée et le changement de climat ; ils ont heureusement reçu le baptême *in extremis*.

¹¹- Hamy E. T., 1908, « Les Indiens de Razilly, peints par Du Viert et gravés par Firens et Gaultier en 1613. Étude iconographique et ethnographique », *Journal de la Société des Américanistes*, t. V, p. 20-52.

L'un des survivants, le fier guerrier Itapucu, un Tupi rebaptisé Louis Marie, fait un discours dans sa langue destiné au jeune Louis XIII et à sa mère, la régente Marie de Médicis, traduit par Migan, l'interprète, dans lequel il remercie Grand Chef des Français (le roi Louis XIII) de leur avoir envoyé des « prophètes » pour qu'ils leur enseignent les lois de Dieu et les aident contre leurs ennemis. Lui-même a été mandaté par les siens pour le remercier personnellement de les avoir libéré de Jurupary, une divinité mythique amazonienne que les Capucins ont identifié avec le diable. Itapucu est très prolixe, comme le requiert son statut et lorsque l'interprète lui suggère de raccourcir et de se limiter au discours qui a été convenu, il lui répond vertement qu'il est né de parents excellents et ne tolérera pas la moindre observation de sa part¹². Le récit du retour de Razilly avec ses Tupinamba sera publié dans le *Mercur français*, une gazette de grande diffusion qui contribua à populariser des Sauvages, leur coutumes, leurs habitations, leurs « capitaines », indiquant en passant l'importance stratégique et économique du Maragnan¹³. Au Brésil, l'état portugais se resserre et les Français devront se résoudre à se déplacer vers le nord, au-delà de l'Oyapok, dans un territoire inhospitalier qui deviendra la Guyane française.

Le véritable ambassadeur de cette fête « sauvage » fut certainement Migan, l'interprète normand, né à Dieppe mais arrivé très jeune au Brésil. Ensauvagé mais fidèle aux Capucins, ses connaissances de la langue tupi et probablement d'autres parlers locaux l'ont rendu indispensable. Le Père d'Abbeville nous dit qu'il excellait dans la traduction des joutes verbales et parvenait à convaincre les caciques les plus récalcitrants. Nous ne saurons jamais le contenu exact de ces dialogues, qui nous ont été rapportés dans sa chronique, dont les arguments majeurs sont d'ordre économique. C'est probablement lui qui enjoliva l'histoire des marques de pieds humains laissées sur un rocher par un mystérieux prophète. Elles devinrent les traces du passage d'un des apôtres sur ces terres païennes, témoignant d'une première et lointaine conversion qui faisait des Tupi un peuple élu. Ceux qui savent jongler avec les mots sont toujours les plus forts.

Le Portugais Pinto osa davantage. Abbeville raconte que cet individu, voyant que les Tupinamba s'étaient réfugiés sur l'île de Maranhão pour fuir l'avancée portugaise, partit de Pernambouc avec un compagnon, auxquels se joignirent d'autres Portugais et une dizaine d'Indiens d'une même nation (des Tupi) avec femmes et enfants. Pinto parlait à la perfection la langue des sauvages et n'avait pas peur des longues marches. C'était « un très grand prophète qui disait que c'était lui qui faisait fructifier la terre ». Avant la constitution de la France équinoxiale, Pinto avait eu l'intention de corrompre les marchands français qui étaient déjà sur l'île, afin de les persuader de quitter les lieux. Mais les choses tournèrent autrement et Pinto fut tué par les Indiens, « qui gardèrent ses os pour prévenir la sécheresse, voulant s'assurer de ses pouvoirs magiques¹⁴ ».

¹²- Abbeville, fol. 362.

¹³- Hamy : 28-40.

¹⁴- Abbeville, chap. XII.

L'histoire de Pinto, un Européen sauvage, montre que le prophétisme brésilien, sur lequel des textes brillants ont été écrits, gagne également des individus nés ailleurs¹⁵. Ces « prophètes » sont des visionnaires, qui partent à la recherche de nouvelles terres, traversant des territoires immenses. Les textes des chroniqueurs de l'époque citent un grand nombre de cas relatif à une tradition certainement ancienne de chamanes qui a trouvé dans le christianisme des missionnaires une nouvelle expression. Certains groupes encouragés par un « prophète » sont même arrivés aux confins du Pérou au XVI^e siècle. Nous n'avons pas beaucoup d'indications concernant ce fameux Pinto et on peut imaginer qu'il a utilisé à ses fins ces croyances pour embarquer sur son sillage plusieurs familles. On peut aussi, en pensant à la vaste fresque historique de Thevet, ajouter que les mouvements messianiques européens ont également occupé une place importante dans les mondes ibériques et leurs confins - qui sont pour les Portugais l'Inde et Malacca¹⁶. Là encore, les Sauvages et leurs visionnaires s'intègrent dans un mouvement messianique qui se répand dans le monde dès le XVI^e siècle.

Prophètes, sorciers, truchements, Portugais, Français, Tupis et autres nations, ainsi que quelques prêtres, sont les acteurs qui font et défont l'utopie équinoxiale chrétienne et commerciale. L'anthropologue et écrivain brésilien Darcy Ribeiro l'a bien compris : les étiquettes « ethniques » et l'altérité sont des concepts inutiles pour comprendre la formation de ces nouvelles sociétés mixtes, où le seul lien qui tient est celui de la filiation et de l'alliance. Pour lui, ce « *cunhadismo* » (un néologisme formé par *cunhado*, beau frère en portugais) est le seul qui compte et qui se maintient encore¹⁷. Le *cunhadismo* est une vieille coutume indigène qui consiste à incorporer des étrangers à leur communauté, grâce au système classificatoire de la parenté. Sans l'existence de ces normes, ajoute-t-il, il eût été impossible d'intégrer des naufragés, des marinières en fuite, des *degradados*, un mot portugais qui s'applique aux marins punis et abandonnés à leur destin sur le rivage. Cette coutume est à la base de la création du Brésil. Darcy Ribeiro cite la lettre adressée au Roi du Portugal par le gouverneur Tomé de Souza en 1533, à propos de José Ramalho, fondateur de Sao Paulo : « Je n'ose pas dire à Votre Altesse la quantité de fils et de petits-fils et d'arrière petits-fils et de descendants qu'il a¹⁸ ».

Nous ne sommes pas là pour juger les hommes du passé et plaquer sur ces réalités une étiquette moralisante qui ne ferait qu'obscurcir la complexité de ces mondes, si différents du nôtre aujourd'hui. La transformation de la société en une immense

¹⁵- La bibliographie est trop importante et on ne citera ici que deux textes : Vainfás R., 1995, *A heresia dos índios. Catolicismo e rebeldia no Brasil colonial*, São Paulo ; Wachtel N., 2019, *Paradis du Nouveau Monde*, Paris Éd. Fayard Histoire, 2019, qui consacre un chapitre au messianisme tupi-guarani.

¹⁶- Subrahmanyam S., 2005, « Sixteenth-century millenarianism from Tagus to the Ganges » in *Explorations in connected history. From Tagus to the Ganges*. New Delhi : Oxford, 2005, p. 102-137 ; Ana Paula Torres & Luis Filipe Silvério Lima, *Visions, prophecies and divinations : early modern messianism and millenarianism in Iberian America, Spain and Portugal*, Brill, Leiden/Boston : 2015.

¹⁷- Ribeiro D., 1995, *O povo brasileiro. A formação e o sentido do Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, p. 81.

¹⁸- *Ibid* : p. 84-85.

famille liée par des règles précises, où la race et les origines n'ont pas de place, reste pourtant une « utopie sauvage », pour employer l'expression forgée par Darcy Ribeiro. Car la puissante machine de guerre qui s'exerce sur ces terres repose moins sur les armes que sur la dépendance des marchandises. Pour les envahisseurs étrangers aussi, qu'ils soient Français ou Portugais, et l'histoire du tabac et du tabagisme est là pour le prouver. De ce point de vue, l'histoire des Sauvages est aussi la nôtre.



Illustrations : Six gravures tirées des *Vrais portraits et vies des hommes illustres, grecs, latins et païens* d'André Thevet, 1584.



Références Bibliographiques

Abbeville C. d',

1614, *Histoire de la mission des Pères capucins en l'isle de Maragnan*, Paris, François Huby.

Dickason O. P.,

1984, "The brazilian connection: a look at the origin of French techniques for trading with Amerindians", *Revue française d'histoire d'outre-mer*, Vol. 71.

Hamy E.-T.,

1908, « Les Indiens de Razilly, peints par Du Viert et gravés par Firens et Gaultier en 1613. Étude iconographique et ethnographique », *Journal de la Société des Américanistes*, t. V, p. 20-52.

Léry J. de,

1580, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil autrement dite Amérique*, 2ème édition avec gravures, Genève, pour Antoine Chappin.

Lescarbot M.,

1617, *Histoire de la Nouvelle France contenant les navigations, découvertes et habitations faites par les françois es Indes*, Paris, Adrian Périer, livre II, p. 151 et dédicace initiale.

Lestringant F.,

1999, *Le Huguenot et le Sauvage*, Paris, Librairie Klincksieck.

2005, *Le Brésil de Montaigne. Le Nouveau Monde des « Essais » (1580-1592)*, textes choisis, Paris, Chandeigne, chap. XXX, p. 118-119.

Ribeiro D.,

1995, *O povo brasileiro. A formação e o sentido do Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, p. 81.

Subrahmanyam S.,

2005, "Sixteenth-century Millenarianism from the Tagus to the Ganges", *Explorations in connected history: From the Tagus to the Ganges*, New Delhi, Oxford, p. 102-137.

Thevet A.,

1584, *Les vrais portraits et vies des hommes illustres, grecs, latins et païens*, Paris, p. 253-255.

2000, *Histoire de deux voyages par luy faits aux Indes Australes et Occidentales*, édition critique par Jean-Claude Laborie et Frank Lestringant, Genève, Droz.

Torres A.P. & Lima L.F.S.,

2015, *Visions, prophecies and divinations. Early Modern messianism and millenarism in Iberian America, Spain and Portugal*, Leiden/Boston, Brill.

Vainfas R.,

1995, *A heresia dos indios. Catolicismo e rebeldia no Brasil colonial*, São Paulo, Companhia das Letras.

Wachtel N.,

2019, *Paradis du Nouveau Monde*, Paris, Fayard Histoire.

La mondialisation des Sauvages par les Français. Des premiers explorateurs à André Thevet, Les vrais portraits et vies des hommes illustres, grecs, latins et païens (1584)

Résumé

La présence des Français sur la côte atlantique du Brésil date de 1503 et par conséquent, elle est presque contemporaine à celle des Portugais. Les rapports entre les Français et les Indiens Tupi décrits par les sources de l'époque montrent les spécificités des contacts entre les deux groupes et la complexité du terme de « colonisation ». Les guerres de religion qui ensanglantent la France trouvent au Brésil un autre terrain de lutte qui se répercute aussi sur les tribus. Il y a là un autre volet « mondial » des guerres de religion, que l'on retrouvera plus tard avec la présence sous les tropiques, des Anglais et les Hollandais. Les Tupis, à leur insu, se trouvent projetés sur la scène européenne, aussi bien par leur présence en France que par la place qu'ils occupent dans l'ouvrage encyclopédique d'André Thevet, *Les vrais portraits et vies des hommes illustres, grecs, latins et païens* (1584) où les grands chefs Tupis (et anthropophages) côtoient les grandes figures du Vieux Monde, chrétiennes et musulmanes, ainsi que celles, plus anciennes, de l'Antiquité classique.

The globalisation of savages by the French. From the first explorers to André Thevet, *Les vrais portraits et vies des hommes illustres, grecs, latins et païens* (1584)

Abstract

The presence of the French on the Atlantic coast of Brazil dates back to 1503 and is therefore almost contemporary to that of the Portuguese. The relationship between the French and the Tupi Indians described by the sources of the time shows the specificities of the contacts between the two groups and the complexity of the term "colonisation". The religious wars that bloodied France found another battleground in Brazil, which also had repercussions on the tribes. This was another "global" aspect of the wars of religion, which would be found later with the presence of the English and the Dutch in the tropics. The Tupis, unbeknownst to them, were projected onto the European scene, both by their presence in France and by the place they occupied in André Thevet's encyclopaedic work, *Les vrais portraits et vies des hommes illustres, grecs, latins et païens* (1584), in which the great Tupi chiefs (and anthropophagi) rub shoulders with the great figures of the Old World, Christians and Muslims, as well as those of classical antiquity.